

Présentation du volume préparatoire

Jacques Gayard

Hors temps, hors discours *

Le volume préparatoire à la rencontre de São Paulo rend compte du rapport essentiel qui existe entre la pratique psychanalytique et le temps et décline ce rapport dans les différents sens qu'on peut y entendre :

1. Celui du temps de l'analyse, du temps dans l'analyse (qui serait plutôt celui de la temporalité telle qu'elle apparaît pour le sujet dans le dispositif de la cure, dans la relation transférentielle) ;

2. Celui de la psychanalyse en son temps, dans son époque (celui de la psychanalyse et du contexte idéologique), c'est-à-dire aujourd'hui. Pourtant, dès l'abord de ce thème, ce qui est tout de suite mis en avant est *zeitlos* – le terme allemand employé par Freud dès *Psychopathologie de la vie quotidienne*, terme qui signifie intemporel, hors temps et qui rend compte pour Freud du fait que les processus inconscients ne connaissent pas le temps. Cette question, Freud la reprend avec ce même terme dans l'article sur l'inconscient de la *Métapsychologie* et dans la 31^e nouvelle conférence d'*Introduction à la psychanalyse* dans laquelle il écrit que « des motions de désir qui n'ont jamais franchi le ça, mais aussi des impressions qui ont été plongées par le refoulement dans le ça, sont virtuellement immortelles, [qu'] elles se comportent après des décennies comme si elles venaient de se produire ¹ ». À cette « inaltérabilité du refoulé qui demeure insensible au temps ² » fera écho ce que Lacan dit de l'inconscient : l'inconscient, c'est ce qui ne s'est pas réalisé.

* 14 avril 2008.

1. S. Freud, « XXXI^e conférence, La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 103.

2. *Ibid.*

Ce hors-temps-là, c'est celui qui se révèle dans la cure, celui qui concerne le désir inconscient. Mais, en même temps, on peut dire que cette « inaltérabilité du refoulé qui demeure insensible au temps » ne peut se constater, consister que par rapport à un sujet pour lequel le temps existe, qui est inscrit dans le temps de telle manière qu'il est possible de mettre au jour ce qui ne s'est pas réalisé.

Le sujet, en analyse ou pas, est inscrit dans le temps parce qu'il parle, du fait de l'événement et même de l'avènement de la parole. La parole est empêchée ou libre, mais elle a toujours à voir avec la succession. La parole est l'acte qui fait que le sujet est dans le temps. Et ainsi, cette affinité entre temps et psychanalyse vient d'abord du fait que faire une psychanalyse, c'est parler. Dans le *Séminaire VI*, Lacan dit : « Le temps ne peut se distinguer que dans l'acte de la parole. Le présent n'est que le moment où je parle. Impossible de concevoir une temporalité dans une dimension animale. L'a b c de la temporalité exige la structure du langage. »

Ce qui apparaît dans la cure, avec la parole, c'est le régime de l'après-coup pour tout sujet parlant du fait que la signification se boucle rétroactivement par rapport à l'enchaînement des signifiants. La cure aiguise le régime de l'après-coup. C'est par cette modalité temporelle que quelque chose du sans-temps, du hors-temps s'attrape.

Donc, hors-temps et temps fonctionnent tout aussi bien avec la parole et le langage. D'où la question qui se pose : *quid* avec le sujet qui ne parle pas ? Du « ne pas parler », il y a bien sûr plusieurs formes. Je veux non pas évoquer ici la réticence, le mutisme ou l'inhibition mais parler de sujets psychotiques ou autistes rencontrés dans des institutions pour enfants (hôpitaux de jour, CMPP ou instituts médico-éducatifs) qui, à des degrés divers et avec des différences notables, ne parlent pas ou parlent mais sans que la présence du sujet de l'énonciation soit situable.

Là, on se trouve dans la situation où le rapport du sujet au temps est, parfois, indiscernable puisqu'il ne peut rien en dire. Un hors-temps apparaît qui n'est pas le même que celui que représente le *zeitlos* freudien. C'est un hors-temps qui pose la question radicale des rapports du sujet au langage, dans ses difficultés à se représenter le temps, à l'habiter, un temps mis hors discours, qui devient donc hors temps.

Je vais essayer de vous parler d'un enfant psychotique que j'ai reçu en entretiens réguliers pendant plusieurs années. Cet enfant s'exprimait très peu, très mal, avait peu de mots à sa disposition, aucune syntaxe, un langage très pauvre. Il avait été écholalique. Il était souvent prostré, ne faisait rien, était très craintif, dans un état de peur paralysant ou à l'inverse avec des réactions violentes, imprévisibles, avec une angoisse massive et très présente.

Je dis que je vais essayer parce que, quand il n'y a pas de textes, de discours, on n'est jamais très sûr de ce qui a pu être dit, de ce qui s'est passé. C'est une clinique d'observation où on se demande tout le temps comment interpréter ce qui arrive. En réfléchissant de nouveau à ce cas, il m'a semblé que cet enfant, avec ses difficultés particulières à se représenter le temps, à être dans le temps, difficultés corrélées à son impossibilité de boucler toute signification, avait en fait réussi à en imaginer une représentation à la mesure de ses moyens dans le processus de la cure.

Au tout début de ces entretiens, quand il entre dans le bureau, il écoute les bruits parvenant des autres pièces du pavillon en disant « pourquoi », et s'étonne en montrant les murs, demande ce qu'il y a derrière, se lève pour écouter à la porte, montre une perplexité face à ce qui fait signe d'une présence et qui ne se voit pas. Il se montre gêné, mais se frotte aussi les mains de contentement. Et, en effet, ce qui va d'ailleurs m'étonner, c'est l'importance, qui ne faiblira pas, que va prendre pour lui ce rendez-vous. De temps en temps, il dit : « Là, tranquille, tout seuls, tous les deux, on parle, on a le temps, hein ? » En même temps, on sent bien comme il n'est pas sûr de ce qu'il dit, comme si tout énoncé lui semble un mystère. C'est sans fin. La plupart de ses énoncés sont suivis d'un « pourquoi » intrigant, indiquant bien l'énigme pour lui de la signification. Sûr de rien, dire ouvre pour lui sur un vide. D'ailleurs, il est plutôt silencieux.

D'emblée, ce qui se manifeste, c'est le fonctionnement en miroir dans lequel il se situe. Assez discrètement, parce qu'il s'agit pour lui de ne pas trop le montrer, il agit à partir de moi. Jusqu'à prendre les mêmes poses, à croiser ou à décroiser comme moi les jambes par exemple. Il m'imité sans intention de se moquer, sans ironie, mais plutôt parce qu'il ne peut pas faire autrement, captivé qu'il est par l'image que je suis pour lui. La séance a un double effet : elle

le confronte à ce qui rend impossible sa relation à l'Autre mais elle lui permet aussi de tenter de parer à cette impossibilité en se réglant sur moi. Il cherche le point d'arrêt mais sans que cela produise une signification, lui permettant juste de boucher ce vide. Et, s'il m'arrive de lui poser des questions, sa réponse est de me les retourner. Ou, s'il n'y arrive pas, c'est son éternel « pourquoi » qui revient. Aucune inversion du message, donc. Et si la relation imaginaire à moi ne peut combler le vide, il trouve une parade en disant qu'il va dormir et qu'il faut le réveiller plus tard, comme un jeu.

Donc, tout ce qu'il produit, les mots, les gestes, il les prélève sur le temps de la séance et dans son rapport à moi dans ce moment-là. On peut penser que c'est un premier temps du travail. Il vient sans passé ni lendemain ou plutôt sans avant ni après.

Pourtant, dans cette répétition infinie, deux situations, deux événements ont pu me faire penser qu'il essayait d'inscrire une temporalité et que cette tentative était liée au travail que nous faisons.

Il invente un jeu qui consiste à se mettre sous la table et à faire comme s'il me parlait au téléphone. Il me parle, donc, mais sans me voir. Il fait ce jeu plusieurs fois, puis le jeu cesse. Il va par la suite souvent rappeler ce jeu, mais en le situant dans le passé en disant « avant », « non, non, plus maintenant », et en précisant que c'était un jeu de « bébé » et qu'il était « plus petit » quand il y jouait. Il s'agit là peut-être d'un deuxième temps.

Puis, à la suite de ce jeu, il me demande de comparer nos tailles respectives devant la glace. Ce temps qu'il va mettre en place me semble constituer un troisième temps logique du travail avec lui. En fait, il s'est mis à grandir comme une asperge et régulièrement, pendant à peu près deux ans, il va proposer la même idée de se lever pour qu'on puisse comparer nos tailles côte à côte. Et cet exercice de comparaison qui s'inscrit bien dans le temps vu la façon dont le rapport entre nos tailles change va prendre de plus en plus d'importance pour lui.

Il me semble, d'ailleurs, que ce n'était pas cette comparaison en elle-même qui avait du sens. Parce qu'il montrait bien que par lui-même il était incapable d'émettre un jugement sur la comparaison en tant que telle et qu'il se reposait toujours sur moi pour apprécier le résultat, mais que, en même temps, comme il ne cessait pas de la

vouloir, il cherchait bien à se représenter quelque chose. C'était donc peut-être d'autre chose qu'il s'agissait. Et, si l'on sait que, parallèlement à tout ce processus, se posait depuis un long moment la question de son départ dans un autre lieu, que cette question s'était jouée sur le fait qu'il était devenu plus grand, on peut penser que, prenant cela au pied de la lettre, il cherchait avec les moyens du bord la signification de ce que voulait dire grandir. Et comment se représenter le temps autrement que dans la comparaison des corps si le réel du temps ne peut être pris dans une représentation symbolique ? Et c'est par la mesure tout imaginaire du corps qu'il a pu essayer d'appréhender quelque chose du temps.

Ce travail se situe dans ce que Lacan a appelé la psychanalyse appliquée à la thérapeutique. La pratique de la psychanalyse avec les enfants ainsi qu'avec les psychotiques relève de la psychanalyse appliquée à la thérapeutique. C'est d'ailleurs essentiellement par cette face-là que la psychanalyse est présente dans le champ social, et que des gens sont amenés à la rencontrer. C'est bien celle qui est malmenée dans les institutions aujourd'hui. En même temps bien sûr, pas de psychanalyse appliquée à la thérapeutique sans psychanalyse pure, les deux sont liées. D'où l'importance qu'il y a sans doute aujourd'hui à défendre vivement la présence de la psychanalyse dans les institutions de soins si on veut maintenir vivante la psychanalyse tout court.